

LA ROSE
ET LE CHRIST

TRANSMISSION ET APPROPRIATION
DE LA CHRÉTIENTÉ
DANS L' AIRE MAYA

TRAVAUX MAYANISTES
DE L' INALCO
DIRIGÉS PAR
AURORE MONOD BECQUELIN
ET VALENTINA VAPNARSKY

LABORATOIRE D'ETHNOLOGIE ET
DE SOCIOLOGIE COMPARATIVE

Illustration de couverture :
Paysan k'iche' (Guatemala) en train de semer
(cliché Alain Breton)

© Labethno 2005
ISSN 1245-1436

Sommaire

AURORE MONOD BECQUELIN <i>Avant-propos</i>	7
CHLOÉ ANDRIEU, HELIOS FIGUEROLA, ÉMILIE JACQUEMOT, OLIVIER LE GUEN, JULIETTE ROULLET ET CÉCILE SALÈS <i>Parfum de Rose, odeur de sainteté. Un sermon tzeltal sur la première sainte des Amériques</i>	11
ANTONIA COLAZO-SIMON, STÉPHANIE GESLIN ET ÉRIC REYES, AVEC LA COLLABORATION ÉDITORIALE D'OLIVIER LE GUEN <i>Les reconstructions de la vie de Jésus-Christ en aire maya. Deux parcours miraculeux recueillis chez les Tzeltal et les Yucatèques</i>	69

Avant-propos

Ce fascicule est le résultat de deux travaux effectués par des étudiants de deuxième année du cursus du Certificat d'études mayas de l'École nationale des langues orientales en 2001-2002 et en 2003-2004. Pour la première étude, les étudiants en tzeltal se sont attachés à un texte ancien concernant la vie de sainte Rose, devenue personnage à la fois exemplaire et autochtone. La deuxième recherche a rassemblé les étudiants de yucatèque et de tzeltal autour de la figure de Jesukristo, Manuel, Ch'ul Tatik, Dyoos, Ki'ichkelem Yúum ou tout autre nom prêté à cette figure centrale d'un périple créateur. Le travail fourni a été bien au-delà des deux semestres consacrés à l'apprentissage du tzeltal ou du yucatèque : pris par la narration, c'est être pris par la langue — grammaire, lexique, procédés rhétoriques, genres et styles —, mais aussi par le contexte, par l'Histoire, par les cultures dont ces textes sont les produits et les sources ; c'est être pris par la parole. Deux expériences, l'une de retour vers le passé, l'autre de comparaison ; deux directions : un voyage vers l'époque coloniale, un autre dans le présent ; deux vies exemplaires et fondatrices : un ordre dans la terre nouvelle américaine, des animaux ou des plantes dans un monde déjà créé.

Sainte Rose

Nous avons choisi un texte ancien, le sermon du père Diez, tiré des *Conciones in lingua tzeldaiica exartas a reverendo Patre Fr. Manuele Diez, ordinis s[anc]ti Dominici, de Provincia Sancti Vincentii, dictu de Chiapa et Guatemala*, dont la paléographie avait déjà été faite. Ce sermon avait l'intérêt de présenter un bon échantillon des différentes difficultés qui se posent lorsque l'on étudie ce type de textes, ce qui amena les étudiants à se mesurer à des

problèmes concrets : critique des sources, confrontation d'un dictionnaire ancien et des lexiques modernes, problèmes de graphies, rhétorique du texte et rhétorique des sermons de l'époque, étude du parallélisme. Chacun s'est penché sur sainte Rose de Lima, la première sainte des Amériques — celle que la Virgen de Guadalupe a détrônée au Mexique —, à savoir sa vie, son culte, son histoire.

Si tous ont montré un véritable esprit de recherche et une remarquable assiduité pour parvenir à cette première traduction du sermon, ils ont également manifesté une franche déception quant à la vie peu spectaculaire de la sainte. Point d'épée, de martyr, de Romain, rien des paraphernalia déployés dans les vies des saints plus anciens qui sont racontées par Jacques de Voragine ou d'autres hagiographes. En revanche, une sainte américaine — dont la fête sert à Bachajón de point de départ du grand rituel du Carnaval — et, surtout, une sainte guérisseuse. Cette grande vertu est-elle la raison pour laquelle l'Église masque — au moins dans ce sermon — le caractère illuminé de la jeune fille, ou bien la mortification de ses chairs rappelait-elle de trop près des rites d'autosacrifices que les missionnaires s'efforçaient d'éradiquer ? Le succès foudroyant de son culte vient probablement, et entre autres raisons, de la conjonction d'une autochtonie avérée et d'un pouvoir essentiel dans le monde postcolonial, celui de guérir.

Quant à la matérialité du texte, les auteurs ont dû s'acharner sur le découpage erratique des séquences, les graphies variables, le manque de ponctuation ; rechercher des mots inexistant dans le dictionnaire d'Ara, référence de base, ainsi que dans les vocabulaires tzeltal, tzotzil, tojolabal ou même proto-maya ; comparer la grammaire du texte avec des descriptions plus récentes ; désemboîter les lourds parallélismes successifs, à l'image du sermon qui offre lui-même un triplet fondamental : la graine de moutarde, saint Jean-Baptiste, sainte Rose ; retrouver derrière une intention de conversion les traces d'une pensée vivante, la pensée des Indiens, dialogueurs muets natifs de San Bartolomé Plátanos à qui est adressé le sermon. Quant à la structure et à la forme du texte, il est devenu clair qu'elles n'étaient ni catholiques ni traditionnelles, mais que les harmonies (sons et concepts) que l'on peut reconnaître comme mayas avaient été utilisées par le père pour mieux convertir les Indiens et former, avec la dialectique de la persuasion, un inextricable filet.

Ch'ul Tatik ou Dyòos

L'intention première qui a présidé au choix de la vie du Christ était de coordonner le travail des étudiants de yucatèque et de tzeltal en comparant deux versions de la même histoire. C'est donc l'énigmatique tranche de vie de Dyòos ou Ch'ul Tatik qui a constitué la base des transcriptions, traductions, analyses et interprétations de deux sources et de deux langues. Suivant pas à pas la marche du personnage de ce conte, les étudiants ont orienté leurs analyses vers les contrastes qui leur apparaissaient les plus flagrants. À vrai dire, il n'était pas question de faire une véritable étude comparative qui aurait exigé bien davantage de matière, mais on pouvait s'attacher à la construction et au déroulement de l'histoire, aux points de divergence et de convergence dans la narration, aux différents outils — lexicaux ou grammaticaux — pour dire un même parcours de fondation.

Les indices qui leur ont paru dignes d'intérêt et d'analyse pour leur évaluation des caractéristiques de ces récits viennent-ils des langues, des enseignants, de leurs connaissances, des dates et manières de chacun des textes? De plusieurs causes assurément, mais, avant tout, d'un goût pour comprendre la façon dont la prosodie autant que les mots, le contexte autant que le récit, les sons autant que les sens sont liés et indispensables pour comprendre toute élocution. Déceler l'intentionnalité des conteurs, décrypter les temps, associer les références, et percevoir ce qui est beau, efficace et plaisant pour d'autres cultures, est un exercice qui n'était point facile à partir d'un texte à la fois si commun chez les Mayas, et si spécifique à deux des langues de la famille. Il s'agissait là non plus de vieux sermons, mais de récits contemporains, des Mayas auxquels ils seraient confrontés sous peu, dialogue pour lequel ils apprennent ces langues. Les voix de J ou de D sont bien des voix qui leur ont parlé et qu'ils ont écoutées pendant plusieurs mois. Si l'origine des cochons ou des plantes cultivées, les méfaits de Manuel, l'adorable beauté de Dyòos, ou bien encore les géographies de la course divine ne les ont pas étonnés — car, après tout, il y a bien des histoires semblables chez nous — les particularismes de chacun des textes leur ont montré le jeu stratégique entre la liberté créative et les contraintes de langue et de

culture recelées dans ces modestes petits contes. Contes? Notre terminologie ne convient que partiellement à ces récits à qui l'on fait payer leur apparente légèreté par un terme, souvent confiné au monde enfantin, qui n'est point à sa place lorsqu'il s'agit de parcours fondateurs. L'exercice est fructueux, qui a mis au jour des procédés puisant dans l'ironie, dans le rituel, et même dans la violence, les mots de la composition narrative.